

France Delville

---

*Du neuf dans la relation d'objet ?*

---

A Aurélie Nemours dont le carré vient, dans la quatrième porte du film "En attendant Gode", figurer de manière lacanienne la *place* de l'Autre <sup>1</sup>

L'expérience analytique vient révéler la prégnance du discours dans lequel est pris l'individu, comme "sujet" d'un livre déjà écrit/toujours à faire, avant même sa naissance. Soumis d'emblée aux hasards des représentations et besoins de l'autre. Discours qui conditionne (comme on dit d'un "emballage") sa relation à tout "objet" imaginé du monde, extrait de la réalité par de l'image ou du symbole, complément d'objet direct ou indirect, de lieu, de temps, génitif, ablatif etc. mais complément d'un verbe unique: "j'aime/je hais". Traduction: "ceci est bon pour moi/ceci ne l'est pas". Discours en grande partie inconscient.

L'inscription de l'*objet au* sein de la spirale RSI conditionne le "choix" du symptôme.

L'*objet a*, cause du désir, est un objet bizarre, un ovni, représentation non représentable d'un objet perdu pourtant agissant, bribes d'apparitions pour présentifier, ce qui de l'Autre, vient faire consistance, aider à Être. Dans cet

---

<sup>1</sup> P. 30 du Séminaire "Encore": "D'abord le *a*, que j'appelle *objet*, mais qui n'est quand même rien qu'une lettre. Puis le A, que je fais fonctionner dans ce qui de la proposition n'a pris que formule écrite, et qu'a produit la logico-mathématique. J'en désigne ce qui d'abord est un lieu, une place. J'ai dit – le lieu de l'Autre.

En quoi une lettre peut-elle servir à désigner un lieu? Il est clair qu'il y a là quelque chose d'abusif. Quand vous ouvrez par exemple la première page de ce qui a été enfin réuni sous la forme d'une édition définitive sous le titre de la *Théorie des ensembles*, et sous le chef d'un auteur fictif du nom de Nicolas Bourbaki, ce que vous voyez, c'est la mise en jeu d'un certain nombre de signes logiques. L'un d'entre eux désigne la fonction *place* comme telle. Il s'agit d'un petit carré – □

effort d'existence en chute permanente, l'objet perdu/cause du désir détermine la structure de chacun et engendre du même coup les modifications d'un discours social venant faire retour sur l'individu avant même sa naissance.

Discours en boucle: chaque moment historique conditionne une certaine relation à l'objet chez l'individu, mais est modifié par les glissements entre les discours. Nous avons pris l'habitude de dire que nous vivons une mutation. Le rapport à l'*objet a* est-il en train de muter? Étant entendu que l'objet n'est à moitié saisissable que dans le mi-dit de sa parole, et aussi grâce à l'instrumentalisation d'un discours, ou plutôt de quatre. Parler d'amour c'est (complément du 1er chapitre d'Encore, 12 déc. 1972), parler de la bêtise. Parler d'amour et de bêtise, c'est le discours psychanalytique, en tant que "neuf":

"Il n'en est pas moins vrai qu'il y a un statut à donner à ce neuf discours et à son approche de la bêtise. Sûrement il va plus près, puisque dans les autres discours, la bêtise, c'est ce qu'on fuit. Les discours visent toujours à la moindre bêtise, à la bêtise sublime, car *sublime* veut dire le point le plus élevé de ce qui est en bas."

Peut-on déceler de nouvelles façons de croire échapper à la bêtise en *s'intéressant autrement dans la jouissance*? Intéressé/associé dans une nouvelle forme d'entreprise? P.20 de Encore: "L'amour c'est le signe de ce qu'on change de raison, c'est-à-dire de discours."

Deux glissements apparaissent peut-être:

- D'un côté: prétention au devenir-Sujet initié plus ou moins par le siècle des Lumières, renforcé par ce que Sarraute a appelé, en littérature, l'ère du soupçon, à l'égard de la Vérité, engendrant un désir de SE SOUSTRAIRE AU DÉSIR DE L'AUTRE. Désir de sortir de l'inceste pour le dégagement d'un Sujet.

- De l'autre: résurrection de l'objet du pervert, ce fantasme inentamé. Prétention insubmersible à la jouissance totale, que la Science vient soutenir plus que jamais. Besoin primordial de se fondre à nouveau dans l'Un, non dé-

couragé par un Social dont la fonction a plutôt été historiquement de faire coupure. Pulsions encouragées de réintégration du Maternel. Fascination du retour à l'androgynat.

## 1. LE DESIR DE SE SOUSTRAIRE

Le désir de se soustraire au désir de l'autre découpe un nouvel objet: le Désir lui-même, désir comme processus de désarrimage, sorte de "Désir du désir": nouveau discours amoureux comme multiplication des individus en travail sur l'amour-haine de l'autre, sur l'emprise par l'autre. Deux oeuvres puisées dans la littérature contemporaine permettent "d'écrire quand même" une certaine "découverte" du sujet: celle de Philip Roth dans son entier, et "La femme gauchère" de Peter Handke.

### A) PHILIP ROTH

Portnoy (1967), roman qui le rend célèbre et le mène vers la nécessité d'une cure analytique, commence par un sauve-qui-peut face à la Mère:

« Elle était si profondément ancrée dans ma conscience que, durant ma première année d'école, je crois bien m'être imaginé que chacun de mes professeurs était ma mère déguisée. » Mot de la fin: "Bon, dit le docteur (avec l'accent juif), maintenant on va peut-être pouvoir commencer?"

Commencer à remettre en place l'objet phallique resté en travers de la gorge à trente-trois ans. Comment faire entre "l'être" et "l'avoir", et ne savoir où le mettre? Toute l'œuvre de Roth comme constitution d'un Sujet Mâle et Juif, dans une Sublimation en acte.

En 1972, "Le Sein" - entre Kafka et Woody Allen - fait borne. Ce féminin qui fait problème, le héros le devient en même temps que de l'avoir: être un sein/pénis: jouissance totale.

Au psychiatre, la question est: suis-je fou? La réponse fait valoir "l'omnipotence du vieil ami à la barbe blanche assis sur le trône d'or: Monsieur Réalité, le roi des rois."

Mr Réalité était une mère omnipotente + un père effacé.

Le préfacier du Sein écrit: ... dans "Laisser courir", et "Quand elle était gentille"... on trouve un courant profond de désespérance qui se développe à partir de l'inquiétude qu'inspire à Roth le pouvoir qu'ont les femmes de régler les vies de leurs hommes, fondé sur une définition unilatérale de la supériorité morale

*selon laquelle la vertu de l'homme, donc son humanité, dépend de son empressement à satisfaire les besoins des femmes, si illimités ou dévoyés qu'ils puissent être. Mais pour que ce phénomène s'enclenche, il faut qu'il trouve chez l'homme une alvéole où s'emboîter, un jeu complexe de vulnérabilité aux exigences et aux désirs de la femme".*

Roth lui-même, dans Portnoy: "Qui est le bon petit garçon à sa maman? Qui est le plus gentil petit garçon qu'une maman ait jamais eu? Je nage absolument dans la félicité et en même temps je suis des yeux dans leur lent, moulant et délicieusement angoissant voyage le long de ses jambes les bas transparents qui donnent à sa chair une teinte aux modulations mouvantes... Qui va rester avec maman pour toujours, toujours? Moi. Qui va avec maman dans ce vaste monde partout où va maman?"

"Quand je parle à Alex, dit-elle à son mari qui rentre du travail, je peux passer tout l'après-midi à repasser et jamais je ne sens passer le temps. Et attention je n'ai que quatre ans."

Par la suite Roth s'occupe à la circoncision de la langue elle-même, la question du fantasme allant rejoindre son lieu d'origine: le discours du Maternel. Génialement il travaille la question de RSI au sein même de l'écriture.

Dans LES FAITS (1988), il subvertit l'idée de Réel comme s'il illustrait ce passage de Lacan (Envers de la Psychanalyse, p.176):

"A Vincennes () quelqu'un a cru devoir me crier qu'il y avait des choses réelles qui occupaient vraiment l'assemblée. C'est à savoir qu'on se tabassait à tel endroit () que c'était à cela qu'il fallait penser, que le tableau noir n'avait rien à faire avec ce réel. C'est là qu'est l'erreur. J'irai à dire que, s'il y a une chance de saisir quelque chose qui s'appelle le réel, ce n'est pas ailleurs qu'au tableau noir."

Mise au point fondamentale en ce qu'elle mine notre prétention à la représentation, en ce qu'elle fait chuter l'objet imaginaire que serait le fantasme d'une analyse pouvant tirer à sa fin. Dans "Les Faits", Roth laisse suspendues à jamais les représentations.

"Opération Shylock" (1993) localise "physiquement" le Manque dans le manuscrit lui-même, car le véritable sujet du roman est un chapitre inexistant, une mission que le héros a effectuée pour les Services Secrets Israéliens, pour garder le secret de laquelle il a été payé. Le Sujet reste inaccessible deux fois...

Dans "Mal d'archive", Jacques Derrida dira que de nos jours on ne peut être historien en ignorant la psychanalyse. C'est tout l'intérêt de la psychanalyse, si elle en a un, surenchérisse Nicolas Weill.

"Les Faits" est la remise en question de toute la fiction au travers de laquelle Roth a quêté son identité de mâle et de juif. L'échec y vient sanctionner la prétention à la "réalité", à la "vérité vraie". A l'inverse, la vérité fictionnelle féconde, agissante, mobilisante, permet à Roth de dialoguer avec son personnage: Nathan Zuckermann. Décalages et vacillations dépiautent le fantasme avec la mobilité d'éclats de soleil jouant sur un morceau de verre agité par le vent...

*"Un grand romancier affronte un faux lui-même, et lui démontre la supériorité de la fiction: elle seule dit la vérité."*, titra le journal "Le Monde" à la sortie d'Opération Shylock.

Dans "Les Faits", Roth remet en questions le récit de sa vie d'une manière inédite: c'est à partir du récit lui-même qu'il vise à nouveau la réalité. Et avec l'aide de Zuckermann, qui passe de la position de fils, de "production", à celle de conseiller, de Père, de Nom-du-Père, de re-fondateur etc.

Idem dans "La Contrevie":

*"Et comme il parlait, je songeais au genre d'histoires en quoi les gens transforment leur vie, au genre de vies en quoi les gens transforment les histoires."* (La Contrevie)

La mort et la maladie peuvent être les agents inattendus d'un nouveau discours amoureux, c'est ce qui arrive à Roth. Dans l'Interprétation des Rêves Freud parle du front ridé de celui qui se critique et du repos mimique de celui qui s'observe sans se critiquer.

Une revisitation de son histoire viendra à Roth à l'hôpital. Obligé au "repos mimique", il en saisit l'occasion.

*"Autrefois comme tu le sais, dit-il à Zuckermann, les faits n'ont rien été d'autre que des notes sur des carnets, ma manière à moi de me précipiter dans la fiction. "*

Ce fut un Carnet qui dès le début accueillit les Faits. Manière géniale d'évincer la Mère, feuillet après feuillet. Le nouveau discours amoureux avance à reculons.

*" J'ai entrepris d'écrire un livre absolument rétrograde, en prenant pour matière ce que j'ai déjà imaginé, et pour ainsi dire en le desséchant, de manière à rétablir mon expérience*

*dans sa factualité originelle, antécédente à la fiction. Pourquoi?"*

Un commencement de réponse serait que " ... la personne à qui j'ai voulu me rendre moi-même visible est moi-même, essentiellement. Au-delà de la cinquantaine, on a besoin des moyens de se rendre soi-même visible à soi-même. Le moment vient où l'on se trouve tout d'un coup dans un état de confusion totale, incapable de comprendre ce qui avait été pour soi l'évidence: pourquoi je fais ce que je fais, pourquoi je vis là où je vis, pourquoi je vis cette vie qui est la mienne. Mon bureau s'était transformé en un lieu d'angoisse, un lieu étranger, et, contrairement à des moments semblables d'autrefois, quand les vieilles stratégies ne marchaient plus, et que je m'étais énergiquement résolu à changer de vie, j'en étais venu à croire que je ne pouvais tout simplement pas me régénérer. Loin de me sentir capable de me refaire, j'avais le sentiment de me défaire.

Ce livre doit-il être édité? Il a l'impression de s'exposer plus que de raison, de cesser d'être l'auteur fêté, protégé par son statut d'auteur, l'impression d'avoir retrouvé ses 25 ans, et surtout: que c'est la première chose qu'il ait écrite "inconsciemment". Après qu'il ait tenté de serrer les événements au plus près, Zuckerman lui déclare: *puisque tu m'as demandé d'être sincère, ne publie pas ce livre, tu vaudrais beaucoup mieux lorsque tu écris sur moi que lorsque tu veux rapporter ta vie avec exactitude...*

"Patrimoine, Une histoire vraie" (1991), racontera la lente maladie de son père, et le rêve qu'il fit six semaines après sa mort: "Le rêve m'informait que, sinon dans mes livres ou dans ma vie, du moins dans mes rêves, je resterais à jamais son petit garçon, avec la conscience d'un petit garçon, de même que lui continuerait à y vivre non seulement comme mon père, mais comme le père, et à juger tous les actes que j'accomplirais." Car "être vivant, c'est être fait de mémoire. Si un homme n'est pas fait de mémoire, il n'est fait de rien".

## B: A PROPOS DE LA FEMME GAUCHÈRE

Ou *La lente révolution de la femme pour changer de "côté"*.

Si, comme l'indique certaine traduction de la Genèse, le "côté" d'Adam n'est pas un organe mais une direction, un point de vue. On pourrait

dire un symptôme. Si sortir de la côte d'Adam signifie pour la femme regarder de l'autre côté exactement: à 180°. N'est-ce pas cela qui crée de la différence des sexes?

Mais de quelle emprise aussi la femme va-t-elle vouloir sortir? Du même Matriciel.

Que le conjoint homme peut tout aussi bien constituer.. Conjuguer masculin/féminin dans une relations n'est pas un fait de nature mais une conquête culturelle. Il s'agit là de la seconde Création, séparation entre Ish et Isha, la première Création étant celle de l'Androgyne.

Si rate la possibilité d'un espace pour chacun, une rétraction se produit, sauve-qui-peut inconscient qui, aujourd'hui, prend souvent la forme d'un départ réel. C'est l'histoire de La Femme Gauchère dans le roman de Peter Handke, venant illustrer une interrogation nouvelle, celle, par la femme elle-même, de sa sexuation, de la sexuation. Ne plus obéir à la mise en place sociale de la sexuation, mais "aller y voir", au Texte, de la Nature et de la Loi, est un nouveau discours amoureux.

Lire EN TANT QUE FEMME. Même si ce "en tant que femme" est encore énigmatique. Accéder à une jouissance autre que la Jouissance Autre, prendre une part au discours sur la sexuation.

Ce qui veut dire ne pas rester uniquement dans le désir de l'Homme - désir d'une société phallocentrée - comme porteuse des représentations, définitions, fonctions, qui ne sont que les symptômes des hommes, ou plutôt de l'Homme (Vir), puisque lui est "tout", s'il n'est "pas pas-tout." C'est-à-dire: un Discours qui peut répondre de lui, l'homme, le définir et le constituer.

La femme vue par l'homme est un support (publicitaire?) de la Nature, de la Jouissance Autre, d'un "Savoir Intermédiaire", de la Procréation etc... (De la procréation, c'est peut-être déjà fini...)

Jamais d'un "Intelligible" qui soit crédible. *"Nous écoutons sur un ton d'indifférence polie... la plus brillante d'entre elles, sachant bien que son esprit reflète de façon plus ou moins éclatante des idées qui viennent de nous."* déclare Mr Claude Mauriac.

De son savoir non - répertorié, la femme s'est contentée longtemps, cela ne la privait pas de connaissance. Mais elle s'est lassée de la dette à payer à ce statut, elle veut aujourd'hui donner des gages, montrer qu'elle sait articuler un discours, même si le dictionnaire est édité par l'homme. Elle veut accéder au statut reconnu de parlêtre, même si la société est persuadée

de le lui avoir accordé depuis un certain temps déjà. Le droit social n'est pas à confondre avec "l'écoute d'un savoir de la femme". Question d'un refoulement qui n'est pas près de se résoudre.

Aller au Texte, c'est ne plus seulement "être" une femme sans savoir ce que cela veut "dire", mais "savoir" un peu ce que cela "dit".

Cet autre "visage de l'Autre", cet être "d'échanges" selon la Nature, commence à s'interroger sur ce qu'elle "représente" pour autrui, pour l'Autre, l'Autre-sexué, l'Homme.

Question première, qui va avec un gigantesque étonnement: pourquoi une certaine forme de discours historique sur elle, style:

*Tota mulier in utero, La femelle est femelle en vertu d'un certain manque de qualités (Aristote), Nous devons considérer le caractère des femmes comme souffrant d'une défectuosité naturelle, La femme est un être relatif, L'homme se pense sans la femme, elle ne se pense pas sans l'homme, etc..*

La liste est infinie. Alors la révolte fait place à un étonnement véritable, à un vrai travail: *Pourquoi cette dévaluation permanente?* Question très sérieuse que peut se poser une femme aujourd'hui. Propos dévaluants de la part des hommes qu'elle veut bien ne pas mettre sur le compte d'une "défectuosité masculine", mais sur le compte d'un symptôme.

Question nécessitant l'analyse du Texte, pour tenter d'y comprendre ce qui y est dit de ce qui la traverse. Capter un peu de cet inconscient civilisationnel qui l'a mise à cette place.

En quoi "La femme qui n'existe pas", même si ce n'est que le LA qui est barré, déroute l'Homme? "Sais-tu pourquoi vous ne deviendrez jamais rien?", dit son mari à la Femme gauchère?

Entre "Tout" et "rien", LA femme est coincée, conséquemment les femmes aussi, les femmes réelles.

Entre "Tout": l'autre visage de Dieu..., et "rien": c'est-à-dire à priori ne représentant pas un "sujet" d'emblée, puisque, dans la représentation qu'en a le seul "discours" existant, par nature social, social occidental, phallocentré ( mais un phallocentrisme effectif masque partout dans le monde des définitions plus favorables au "féminin" ) la femme vient de beaucoup plus loin que l'homme - défini d'emblée dans et par le social - elle vient d'une ligne d'horizon infinie, qui est le mystère du matriciel. Pour le social, la femme est une mère, Eve, toujours menaçante en tant que mère

menaçante en tant que mère phallique. La femme est représentée comme Lilith, dangereuse en tant que détenant les philtres de l'amour, la putain.

Interroger les représentations qu'a l'homme-vir de (la femme), tel est désormais le travail de certaines femmes, dont on pourrait dire qu'elles mettent entre parenthèses, provisoirement, le discours sur La femme. Quoique LA femme n'existe pas, un fantasme ready-made est toujours prêt la/les concernant, dans la tête et des hommes, des femmes, des enfants, des politiciens etc.

Cette opération - inconsciente d'abord puis s'inscrivant peu à peu dans l'intelligible, d'une manière toute "cartésienne" dans la mesure où Descartes mit l'accent sur son premier pas dans la remise en questions qui fut la suspension des représentations - cette opération vise à pouvoir réduire un peu le fantasme engendré par la "vision" du féminin, si tant est que ce qui génère le fantasme c'est l'apparition de l'objet dans le paysage, dans le champ de vision, dans l'espace de la relation:

Le mari de Marianne - Vous les femmes avec votre minable côté raisonnable! Avec votre brutale compréhension pour tout et chacun! Et jamais vous ne vous ennuyez, bonnes à rien que vous êtes! Vous êtes toujours assises quelque part, pleines d'enthousiasme, à laisser passer le temps. Sais-tu pourquoi vous ne deviendrez jamais rien? ( ) Vous faites les mystérieuses, vous couinez à force d'insignifiance...( ) Jamais encore je n'ai vu une femme qui ait changé durablement sa vie...

Séminaire "Encore" (p.13):

« ...le sexe de la femme ne lui (à l'homme) dit rien. ( ) Et qu'on ne me parle des caractères sexuels secondaires de la femme, parce que, jusqu'à nouvel ordre, ce sont ceux de la mère qui priment chez elle. Rien ne distingue la femme comme être sexué, sinon justement le sexe. »

A l'homme occidental, monothéiste, le féminin ne dit rien, ne parle pas, n'évoque rien. Lacan avait commencé à regarder du côté d'autres civilisations d'autres définitions de "l'objet", observation que la psychanalyse ne peut que laisser ouverte. Il sera intéressant de faire l'inventaire de la manière dont le féminin d'abord, la place de la femme réelle ensuite, a

parlé, ou au contraire n'a rien dit. Si le féminin "ne dit rien" à l'homme, la femme est mise à sa place dans le couple, dans la famille, dans la société, par le désir inconscient de l'homme, et par glissements successifs, invisibles, imperceptibles. Seuls les effets, tragiques pour la femme, sont perceptibles.

Exemple de cas où le féminin a "parlé": le taoïste Wang Pi qui déclare que "le yang est toujours dans le yin, le yin toujours dans le yang", ou Lao Tseu: "Connais le masculin et adhère au féminin".

Bien sûr, ce que l'on prête ici à un pôle féminin n'est pas du domaine du discours, "ça" ne parle pas, "ça" ne dit rien, mais "ça" permet peut-être de respecter ce qui, du "ça", vient comme "parole", du côté du féminin, et, bien sûr, logé aussi chez l'homme-vir.

Si l'on va plus loin: très rarement mentionné - et pour cause sans doute - l'on trouve dans des textes indiens très anciens une déesse-parole (Vâch), puissante et sage, qui a la charge du Véda lui-même (la parole révélée), et qui, dans un hymne védique, déclare: "Je règne et garde les trésors, je connais toutes choses, et l'on m'honore la première".

La question du "LA femme, ça parle ou non", est la même question que celle de l'écoute, du désir inversé, c'est la question de la question retournée. Question de l'adresse.

Car c'est la question de l'Autre: le "dire" est à la mesure de ce qui est "prêté". C'est ce que dit Lacan au sujet du phallus, p.13 du Séminaire "Encore":

« C'est ce que le discours analytique démontre, en ceci que, pour un de ces êtres comme sexués, pour l'homme en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique - j'ai dit *dit* - le sexe corporel, le sexe de la femme - j'ai dit *de la femme*, alors que justement, il n'y a pas *la* femme, la femme n'est *pas toute* - le sexe de la femme ne lui dit rien, si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps. »

Si la jouissance du corps d'une femme, par l'homme, est la jouissance d'un lieu muet, est-il muet ce "lieu", ou bien l'homme est-il sourd, de la surdité même qui le fait, lui, homme? Pour être un homme doit-il renoncer *entièrement* à ce qui vient de l'autre, une femme, *entièrement* logée dans le Grand Autre?

Quoique le sort social de "LA femme indienne" ne soit pas enviable, petit flash sur le Tantrisme (adeptes s'accouplant selon certaines

règles pour conjuguer de manière moins pulsionnelle yin et yang), car alors l'acte sexuel devient un acte religieux/social, puisqu'il est dit qu'*une jeune fille, convenablement instruite, est capable de vivifier l'énergie ensommeillée de l'homme*, et que *la jeune fille tantrique est une Eveilleuse d'intelligence*. A ce moment, l'homme ne les prend pas "une par une", comme Dom Juan, pour jouir de l'infinitude qui est en elles (ce qui ne permet pas qu'il "s'arrête" à une seule (Séminaire Encore, p.13), c'est, au contraire "le savoir de celle-là" qu'il questionnera. Dans le Trantisme, lorsque l'homme jouit du corps de la femme, il cherche quelque chose qui, d'une certaine manière "lui dit", dans la mesure où c'est "de l'autre", même si - avec le bénéfice de la Jouissance Autre - il vise le yin en lui-même. Si l'énigme de ces dimensions du yin et du yang ne peut être dévoilée, ce qui vient s'inscrire, c'est le "deux", l'autre qu'est la femme, l'autre qu'est le yin chez l'adepte mâle, c'est, en tout cas, que l'acte sexuel ne peut être livré entièrement au pulsionnel, manière de l'inscrire dans l'intelligible. Car le tantrisme est un "livre", une méthode. Féminin un peu "théorisé", on ne peut pas dire "pas du tout".

Dans : "Le sexe de la femme ne lui dit rien", ce qui est en jeu, c'est la constitution du "dire" en question. Ce sont les conditions même du questionnement. Je questionne lorsque cela me dit (lorsque cela me chante). Le dire se trouve dans la bouche de celui qui questionne, non dans la bouche de l'objet à questionner, ou pas. Car l'objet, lui, ne donne que ce qu'il n'a pas. C'est l'histoire du désir inversé.

Dans La femme gauchère, Marianne veut s'éloigner du champ clos où son sexe "ne dit rien" à Bruno, alors qu'il "l'aime, qu'elle est tout pour lui" etc. Elle veut s'extraire de la photo que prennent d'elle les hommes, photo sur laquelle elle est une silhouette follement aimée/pas écoutée, puisque cette figure ne "dit rien". Le silence où apparaît le fantasme est sidéral, c'est un silence muet, aucune Voix n'y vient faire coupure.

Alors s'agit-il d'une figure muette qui ne produit aucun son, ou bien la surdité du mari rend-elle la photo muette? Est-ce Marianne ou la photo, qui ne "dit rien"?

Bruno, dans une projection, un désir renversé, lui reproche l'emprise même qu'il pense qu'elle lui fait subir : "...machines à mettre en tutelle pour tout ce qui est vivant..."

Ce sont des jeux de miroir sans fin auxquels la femme gauchère dit: stop! Si c'est ainsi, ELLE veut "comprendre" à son tour, tenter à son tour la voie de l'intelligible: qu'est-il, ce Féminin qui l'habite, dernier *objet* auquel se soit intéressé la Civilisation, sauf pour le dénigrer, contenir, juguler, sauf pour le craindre: "continent noir..." Une femme qui se demanderait: ne suis-je faite que de l'autre visage de Dieu, ne suis-je faite que de Nature, et, lorsque je pense et parle, ne suis-je que la bande magnétique de l'Homme?

Si le féminin apparaît comme une menace, la "cause" de la menace veut comprendre. Si cela provient de la nuit des temps du premier cercle de l'accouchement où certains ethnologues voient la naissance du sacré comme nécessité de tenir à distance le Grand Autre menaçant, comment, avec Bettelheim, Beauvoir, et beaucoup d'autres, y puiser de quoi mesurer la terreur qui ferme régulièrement une porte blindée devant ce que la femme a à dire d'un savoir des femmes. Pour écouter une femme quand on est un homme, il faut donc être vraiment amateur de "continents inconnus"?

En distinguant sensible et intelligible, Freud sépare de manière très parlante deux voies (voix?) qui furent réparties entre femmes et hommes, féminin et masculin. Dans sa traduction de la Genèse Chouraqui attribue à l'androgynie primordial les deux fonctions qui sont aussi les deux propriétés de deux stades de la Création: amour fécondant, rigueur ordonnatrice. La séparation crée Ish ou Isha, crée de l'homme ou de la femme. La non-séparation des sexes cesse de produire le névrosé au sens où Freud l'entendait. Mais la coexistence de l'intelligible et du sensible restent à interroger.

La question de la femme sur son rapport au Texte a été bien posé par Geneviève Fraisse, philosophe, historienne, directrice de recherche au CNRS, dans son livre "Les femmes et leur histoire":

« Un simple morceau de phrase: *le délirant, la bavarde, l'enfant*, fut l'origine de mes recherches. Morceau de phrase de Spinoza où le fou, la femme et l'enfant étaient une même catégorie pour le philosophe, des êtres sans raison aux yeux de l'homme de raison. En revanche, aux yeux de l'étudiante que j'étais, lectrice de Spinoza, la chose était plus compliquée; impossible en effet d'être à cette place-là dans le discours d'un auteur bien aimé par la pensée philosophique des années 1970; impossible tout autant d'être un sujet lecteur neutre, puisque ce neutre

était supposé masculin. Cette discordance, pour la jeune femme, entre le sujet et l'objet, tenait de l'impensable. La stupéfaction fut plus forte que l'étonnement, et si ce fut l'origine d'une recherche, celle-ci ne pouvait prendre appui directement sur les textes philosophiques. Une sorte de silence, de blanc dans le texte s'était imprimé et interdisait cet étonnement philosophique, ce minimum de confiance qui permet le dialogue avec les textes. De la stupéfaction, en revanche, surgit alors le désir, tout aussi philosophique peut-être, de retrouver les pistes d'une raison possible des femmes. »

Avec sa première question:

Qu'est-ce que ce "féminin" si redoutable?

*Tu t'es trahie, gauchère! Ou voulais-tu me faire signe?*

*J'aimerais te voir DANS UN CONTINENT INCONNU*

*Car je t'y verrai seule enfin parmi mille autres*

*Et tu me verras MOI entre mille autres*

*Et nous irons enfin l'un à la rencontre de l'autre.*

Peter Handke connaissait-il "La voie de la main gauche", lorsqu'il a écrit "La Femme gauchère?", c'est-à-dire le tantrisme, union sexuelle entre deux partenaires choisis par un instructeur, en vue de la "libération"? Élaboration - soumise à des règles, du tiers - autour du féminin/masculin? Il est dit de cela: "La maladie, la folie, la mort, sont au rendez-vous et guettent surnoisement les tentatives ratées ou avortées. Ces risques énormes sont attribués aux femmes, non comme personnes, mais comme incarnations provisoires d'une puissance qui les dépasse. La main gauche exploite cette puissance en l'intensifiant constamment, mais cette technique est très dangereuse. Tout homme qui s'avère incapable de contrôler correctement le déchaînement de puissance provoqué chez sa partenaire tombe sous son emprise occulte".

La Femme gauchère suspend l'interprétation du monde offerte par les hommes pour créer un nouvel espace, vide d'écriture pour l'instant. Premier pas ( ce renoncement premier fut la méthode de Descartes): suspendre les représentations qu'ON a d'elle. Courage de Marianne de s'atteler à une certaine tâche qui fait écho à un texte de Jacqueline Légaut, quoique celle-ci évoque autre chose, sa pratique de psychanalyste. "Satteler à une tâche de cet ordre (parler de sa pratique) ne correspond en rien à ce qui est attendu d'une femme par un homme....

Mme Légaut dit qu'il y a "absence d'autorisation d'une telle parole. Parce que personne ne demande à une femme de parler de son expérience. "

Comme si d'expérience non plus, la femme n'avait pas. Cf. Claude Mauriac: "Nous écoutons sur un ton d'indifférence polie, etc.

La rupture chez certaines femmes consiste à ne plus s'en remettre à ce Sujet-supposé-savoir-là. Aller y voir soi-même... Du côté de l'analyse... Alors peut-être un certain nombre d'analystes peuvent-ils déclarer aujourd'hui:

### LA FEMME GAUCHÈRE EXISTE, JE L'AI RENCONTRÉE

Qui sont ces femmes, analysantes ou pas, qui quittent leur conjoint non pas pour un autre homme, mais pour "elles-mêmes"? Pour savoir "qui elles sont?" Pour renouer en elles avec la petite fille, avec le regard et le désir et le projet et le savoir de la petite fille, qui ont été piétinés, niés, bâillonnés.

Marianne est une femme qui, selon la formule éprouvée, a " tout pour être heureuse": vie paisible, argent, mari, fils. Son fils la secoue: réveille-toi! Marianne va chercher son mari à l'aéroport, retour d'un voyage d'affaires: au milieu de la foule il niche sa tête au creux de son épaule. Elle se charge de sa valise et de son sac, et ils restent longtemps debout, dans les bras l'un de l'autre. Il raconte qu'il a eu peur de devenir fou de solitude, qu'il a le sentiment qu'ils "s'appartiennent", qu'il l'aime, qu'il se sent lié à elle, à la vie à la mort. Et que, curieusement, ayant éprouvé cela, il pourrait se passer d'elle et de leur fils. Une fois l'objet bien niché, elle, la femme de la réalité, peut disparaître?

Ils passent une soirée "parfaite", Bruno déclare qu'il a tout ce qu'il a jamais souhaité dans la vie, c'est le bonheur. Le lendemain matin, elle lui dit qu'elle a eu une illumination: il faut qu'il s'en aille. Elle veut être seule. Il ne comprend pas.

Apprenant la chose, l'amie, Franziska, institutrice de l'enfant, considère que Marianne s'est "réveillée". Franziska qui, par l'homosexualité cherche à échapper au conditionnement, qui n'autorise à ses élèves qu'un seul personnage de BD: un canard toujours en rade, parce que, dans ce milieu de petits-bourgeois, on ne fait "qu'imiter ce qu'on voit à la télé." Franziska demande à Marianne ce qu'elle va faire maintenant.

- Ne plus savoir que faire.

Elle l'invite à partager des "choses paradisiaques entre femmes".

Bruno croit que la séparation est un jeu, que ça ne va pas durer. Il cherche à gifler Marianne. Elle est malade: quelques électrochocs lui feraient du bien..

- Tâche de ne pas être trop seule. Sinon tu vas finir un de ces jours par en mourir.

Seule, elle s'adresse à eux tous: "Pensez ce que vous voudrez. Plus vous croirez pouvoir parler de moi, plus je serai libre à votre égard."

() A l'avenir, si quelqu'un m'explique comment je suis - et fût-ce pour me flatter ou me rendre plus forte - je n'admettrai plus une telle insolence."

Pour gagner sa vie elle devient traductrice, d'un premier texte qui dit: «Jusqu'ici tous les hommes m'ont affaibli. Mon mari dit de moi: Michèle est forte. En réalité IL VEUT QUE JE SOIS FORTE POUR CE QUI NE L'INTERESSE PAS: les enfants, le ménage, les impôts. MAIS IL ME DETRUIT DANS MON TRAVAIL, TEL QUE JE ME L'IMAGINE. Il dit: ma femme est une rêveuse. Si rêver veut dire "être ce qu'on est", alors je veux être une rêveuse. »

Marianne est sans cesse dérangée dans son travail par Stéphane, son fils, et son copain:

- Ce que je fais est un travail, même si ça n'en a pas l'air.

Les enfants pouffent. Elle insiste:

- Comprenez-moi, s'il vous plaît.

Ils la perturbent tellement qu'elle fait tomber sa machine à écrire, qui ne se casse pas. Marianne et Stéphane rendent visite à Bruno, qui donne à son fils des conseils pour prendre le pouvoir: il faut refouler la victime dans un espace étroit, parler bas pour que les personnes âgées se croient sourdes, dégager une aura de puissance, mettre autour des yeux une pommade venue d'Amérique qui empêche de cligner, etc.

- Et ça c'est mon regard de maître grâce auquel j'espère être bientôt membre du conseil d'administration.

Marianne reçoit son vieux père, maladroit, daltonien, confus, incapable d'accomplir un geste jusqu'au bout, toujours éjecté de lui-même, toujours coupable, relié à sa compagne du moment qui administre sa vie à distance, médicaments et autres...

- Je crois qu'à un moment donné, j'ai commencé à vivre dans le mauvais sens, dit le père.

Il a un mauvais rapport au temps, chaque jour il "reste planté" dans un instant ou un autre, et vit décalé. Il craint que sa fille ne finisse comme lui, c'est cela qu'il est venu lui dire.

- Ne t'arrête pas toujours lorsqu'une idée te vient, père, quand j'étais enfant, déjà, ça me portait sur les nerfs.

La femme gauchère rencontre des gens, à chaque fois une demande différente mais insistante, elle se soustrait à chaque fois. Elle n'est plus dupe, mais erre-t-elle? Elle ne semble pas retombée dans le narcissisme primordial pathogène, elle attend. Quoi? Rien. Elle examine l'attente. Ne fait que passer dans le groupe d'homosexuelles de Franziska. Qui se tiennent chaud dans le Semblable pour gommer la solitude. Ce n'est pas pour elle.

Elle écoute une chanson: *The lefthanded Woman*.

Elle sortit avec d'autres d'une

Bouche de métro

Elle mangea avec d'autres dans un

libre-service

Elle attendit avec d'autres dans une laverie automatique etc.

Mais une fois je l'ai vue toute seule

Devant un kiosque à journaux

Elle sortit avec d'autres de l'immeuble de bureaux, se pressa avec d'autres contre un étal du marché, se trouva assise avec d'autres etc.

Mais une fois je la vis par la fenêtre

jouer toute seule aux échecs

Celui qui chante ce nouveau Cantique des cantiques évoque le *continent inconnu* où elle, *seule enfin* parmi mille autres, le verra, lui, *moi* entre mille autres, *et nous irons enfin l'un à la rencontre de l'autre...*

Marianne interroge son fils sur son passé:

"Un jour, tu étais comme ça assis au bord de la mer et des heures durant tu as regardé les vagues. Tu t'en souviens?"

L'enfant se souvient, mais pas des mêmes choses qu'elle. Elle peut exprimer à haute voix sa culpabilité de n'être pas sûre d'avoir bien fait avec lui. Mais elle peut écouter sa version à lui de son enfance, et conclure, effrayée: "Alors c'est ainsi que les enfants voient les adultes!" Elle se souvient de l'œuvre d'un peintre abstrait américain, un Chemin de Croix. *Jésus est détaché de sa croix* est un tableau presque noir, *La mise au tombeau* est un tableau blanc. Le noir a vibré, et puis il n'y a plus eu que du blanc.



Elle rencontre son mari, lui demande:

- Tu es donc encore en vie?

Au moment de la rupture, il avait protesté:  
"Mais j'existe aussi!"

La déprise de la Femme gauchère remet chacun en question tout autour. L'acteur de cinéma trop figé lui dit:

- Vous avez une telle ligne de vie sur le visage.

Il la veut, lui propose d'être "ensemble". Elle ne répond pas, il s'enfuit en courant. Tous sont atteints par un effet de vérité, l'enfant, qui déclare au téléphone: "Je n'ai pas envie de parler en ce moment".

A la fin, ils sont tous réunis, chercheurs d'amour, ensemble dans la même pièce, chacun poursuivant son objet. Silencieux. Comme si le silence de la Femme gauchère les avait contaminés.

« Ils paraissaient se rapprocher de plus en plus les uns des autres, et, quelque temps, ils restèrent ainsi. »

Comme à la fin de "Cosi fan tutte", on ne sait plus qui est avec qui. Et puis ils cherchent à nouveau à se conjuguer, dans l'amour, dans le social. Franziska refuse l'étreinte de la vendeuse, et dit:

- Être seul, produit la souffrance la plus glorieuse, la plus dégoûtante qui soit: on devient inconsistant. On a alors besoin de gens qui vous apprennent qu'on n'est tout de même pas aussi détérioré que ça.

La Femme gauchère refuse de se lier, de se projeter, de redevenir complètement dupe. Finira-t-elle psychotique pour échapper à la castration que nécessite l'acceptation de l'autre? Bruno l'a traitée de mystique. Mais à celui qui se retire du désir de l'autre, cet autre renvoie de la menace: tu es fou! Il faut te faire soigner! Cette menace n'est pas sans terroriser celui ou celle qui sent là une Société se serrant les coudes pour soumettre l'individu à un Système qui se satisfait des apparences de l'ordre.

La femme gauchère semble plutôt en recherche d'un nouveau dessin. Si elle suspend liaisons, projets, c'est qu'elle a rencontré l'idée de sa mort.

- Couchée à l'hôpital, j'ai vu un jour une très vieille femme malade, triste jusqu'à la mort, caresser l'infirmière debout auprès d'elle mais rien que l'ongle de son pouce, sans cesse rien que l'ongle de son pouce.

Marianne ne veut plus de ces relations fondées trop sur le Maternel, sur l'assistanat. Elle veut se dessiner dans le paysage, exister, émettre des signes. Auprès de qui?

Pour l'instant de personne. D'elle-même. D'un autre en elle. Elle s'entraîne. Avec celui qui viendrait, elle pourrait peut-être "aller à la rencontre", se diriger vers un autre jamais atteint, mais dans la parole... (Tu t'es trahie, gauchère! Ou voulais-tu me faire signe?)

Franziska - J'ai mes espions qui me racontent que tu te parles à toi-même.

Marianne - Je sais. Et ces monologues me plaisent tellement que je les exagère encore.

Tous partiront, Marianne rangera la maison. L'enfant dort, elle se regarde dans le miroir: "Tu ne t'es pas trahie. Et plus personne ne t'humiliera jamais. "

Elle est seule, se met à dessiner: d'abord ses pieds, puis la pièce derrière elle, puis le ciel. Le monde. Dernières phrases du livre:

"En plein jour elle était assise sur la terrasse dans le fauteuil à bascule. Les pointes des sapins remuaient derrière elle dans la vitre qui reflétait. Elle commença à se balancer; leva les bras. Elle était habillée légèrement, sans couverture sur les genoux. "

"Habillée légèrement", vêtue du peu qui reste quand on a rencontré la mort, et que l'ère du soupçon est entamée...

## 2. CES FEMMES QUI ONT LE DROIT DE LIRE LA TORAH.

La Jouissance Autre, selon Lacan, vient de ce que la Femme a rapport au Grand Autre.

"Elle n'est donc pas-toute dans la jouissance phallique, dans la mesure même où elle a rapport à cet Autre; ce qui ne signifie pas qu'elle en puisse dire quelque chose; tandis que son partenaire mâle ne peut l'atteindre que par ce qui met en scène, par le fantasme, le rapport du sujet à l'objet a." (Charles Melman)

"Le phallus, dit Lacan, est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir".

Si le mouvement "massorti" (les deux autres mouvements du judaïsme étant l'orthodoxe et le libéral), permet aux femmes de "monter à la Tora", et même d'être rabbin(e)s, il est extrêmement controversé. Sans prendre aucunement parti sur ce sujet, le fait ne peut que nous inté-

resser. Et aussi un autre fait, que, pour fonder la chose, l'argumentation du rabbin Ernest Gugenheim ( dans "Les Portes de la Loi, études et responsa", Albin Michel, Paris 1982) est la suivante:

"Si les Maîtres ont dit que si la femme était dispensée des mitzvot liées au temps, c'est parce qu'elle n'en a pas besoin, qu'elle porte biologiquement, au plus profond de son être, une disponibilité à la sanctification. Ce n'est donc pas parce qu'elle n'en serait pas digne, mais parce qu'elle a, pour ainsi dire, une connaissance plus intuitive, plus directe de la divinité et n'a pas besoin de ces moyens extérieurs que sont les mitzvot pour intérioriser la sainteté du temps."

La femme en tant qu'Autre visage de Dieu. Bien. Alors pourquoi y changer quelque chose? Pour éviter la pétrification, dit le mouvement *massorti*. Le Rabbin américain Charles Simon, interrogé sur une radio niçoise, à la question *qu'y-a-t-il de neuf dans la lecture du judaïsme?* répond: le judaïsme bouge parce que le monde bouge, particulièrement: les femmes. Autre question: et qu'est-ce qui bouge dans le rapport au judaïsme des hommes? Réponse: les femmes.

Ce qui est essentiel dans l'apparition de toutes ces nouvelles conduites (au sens de: "comment mener le désir à ses fins" ), ce n'est pas le fait qu'une conduite soit ou non permise et accordée. C'est de discerner ce qui est en jeu dans ce nouvel aménagement du désir. Si La femme, qui avait ce rapport au Grand Autre, cette Jouissance Autre, pas-entièrement dans le phallique, s'approche de la jouissance phallique, "monte au créneau", et si des hommes le lui permettent, qu'est-ce que cela signifie?

Un champ de réflexion privilégié est offert par le livre "La loi juive à l'aube du XXIe siècle" de Rivon Krygier, rabbin de la première communauté *massorti* à Paris, qui a écrit et rassemblé des articles analysant les possibilités que la tradition évolue tout en restant fidèle. La troisième partie traite du statut de la femme, et d'abord du contraste entre la richesse du rôle social de la femme aux temps bibliques et sa quasi exclusion de la vie sociale à l'époque talmudique ( début de la misogynie détecté dans l'Ecclésiaste ( Qohélet dit que la femme est plus amère que la mort, que son coeur est trappes et rets, que ses mains sont des attaches, que le bien, en face d'Elohim, lui échappe, Qohélet a trouvé un humain sur mille, mais aucune femme), ce qui est synchrone avec l'époque hellénistique, influence de l'attitude des grecs à

l'égard de la femme, à l'époque talmudique les hommes vont pouvoir investir "le parvis des femmes".

Et donc, écrit Touvia Friedman: « Il est saisissant de retrouver pratiquement trait pour trait dans la société athénienne antique, à l'ère post-homérique, chaque détail du tableau - la femme recluse de l'époque talmudique - que nous venons de brosser. Tout d'abord, on constatera que même dans les maisons modestes d'Athènes, des appartements étaient réservés aux femmes de la maisonnée. On les appelait *gunaekion* (maison des femmes) () les portes y donnant accès étaient habituellement verrouillées... () Dans un passage de Ménandre, un homme dit à sa femme: "Vous dépassez les bornes, femme; les limites assignées à une femme mariée sont les portes du péristyle donnant sur la rue. »

On retrouve l'idée qu'"une femme honnête ne sort pas" dans la Principauté de Lippe-Detmold au début du siècle: les femmes observent de leur fenêtre ce qui se passe dans la rue, un petit "coussin de fenêtre" est prévu pour le confort des bras. Cela va avec l'obéissance absolue au Prince et le chiffre particulièrement élevé des victimes de la chasse au sorcières de 1650. Dans une interview de 1957 Jung déclare que le féminin n'a aucune place dans la littérature allemande, parce que "*la femme n'existe pas*". Elle ne peut être enterrée que titrée. C'est comme si, en Allemagne, il n'y avait pas de femmes, explique-t-il. Il y a Frau Doktor, Frau Professeur, grand-mère, belle-mère... Pas de femme: "la femme ça n'existe pas", dit-il en français, alors que l'interview est en anglais.

Mais revenons aux remises en questions de Rivon Krygier:

Doit-on réciter la bénédiction: Loué sois-tu, Éternel, qui ne m'as pas fait femme?

*Depuis l'Émancipation, écrit-il, les rabbins ont cherché à justifier cette tradition en extrayant l'aspect négatif: l'homme exprime sa gratitude d'être soumis à toutes les mitzvot (commandements), alors que la femme est dispensée des mitzvot positives liées au temps. Il faut préciser qu'elles les ont reprises presque toutes.*

Il reste que la distinction demeure: celui qui accomplit un devoir par obligation a plus de mérite que celui ou celle qui l'accomplit volontairement. Les Maîtres ont dit que si la femme est dispensée des mitzvot liées au temps, c'est parce qu'elle n'en a pas besoin, etc.

Différentes tentatives au cours de l'Histoire soit pour protéger l'orthodoxie du texte, soit

pour extraire le "dard venimeux" de la bénédiction "qui ne m'a pas fait femme".

Nous intéresse l'existence même d'une telle phrase, et le fait que la femme soit sans cesse définie par des textes extérieurs à elle, qui lui assignent sa place. Par exemple (p.170), pour les femmes la promesse d'un bonheur plus grand (dans le monde futur) du seul fait de permettre à leurs mari et enfants mâles d'étudier la Tora tandis qu'elles attendent patiemment à la maison. Un passage du Talmud et son commentaire par le Maharal de Prague (XVI<sup>e</sup> siècle) explique que cette abnégation convient à la femme de par sa nature: la *sérénité passive*. Qui n'est pas un défaut quand elle sert un but noble et est même plus propice au monde futur (fait lui-même de sérénité) que n'est le tempérament agité masculin.

Notons que dans le passage du Talmud, continue Krieger, il n'est nullement question des qualités intrinsèques de la femme mais de leur seul mérite particulier dans leur assistance à l'homme. Ailleurs, "les hommes prononcent une bénédiction négative à l'égard des femmes car ils échappent aux douleurs de l'enfantement, etc."

Le mouvement *massorti* propose une nouvelle bénédiction, publiée pour la première fois en 1946: *Loué sois-Tu, Éternel, qui m'as fait/e selon Ton image*, inspirée de Genèse, 1:27: *Dieu créa l'homme selon Son image. C'est selon l'image de Dieu qu'Il le créa; mâle et femelle furent créés à la fois.*

« A travers la formule "Qui m'a fait/e selon ton image", poursuit Krieger, masculin et féminin se trouvent valorisés dans leurs fonctions complémentaires. L'accent de dénigrement si problématique sur le plan moral et spirituel se trouve définitivement éliminé. »

Au risque de faire hurler les féministes, le but de la femme est-il de prendre des "places fortes" aux hommes, de remplir les mêmes fonctions qu'eux? La différenciation sexuelle si difficile à maintenir tombe sans cesse dans les pièges d'une soi-disant "libération" qui n'est jamais qu'un "libéralisme" insouciant des enjeux symboliques, et des conséquences.

Une différenciation intéressante est apportée par M.A. Ouaknin, comme le note Brigitte Erbibou lorsqu'elle fait connaître à notre groupe de travail "*Les dix commandements ou les dix paroles*".

Commandement ou parole? Justement c'est féminin dans le Talmud, recueil de commentai-

res, donc "oral", où cela se dit: ASSERET HADIBEROT, et c'est masculin dans la Bible, texte écrit, où cela se dit ASSERET HADEVARIM.

"Le statut de la parole, écrit Brigitte, passe du masculin au féminin, en passant de manière incessante de la loi écrite à la loi orale. Entrer dans l'écoute des dix paroles, c'est articuler le masculin et le féminin. Loi écrite et Loi orale forment un tout, dans une dialectique féconde."

ToRaH, la Loi, traditionnellement se situe du côté du masculin, (l'ordre), mais une lecture plus approfondie du mot lui-même permet d'entrevoir d'autres sens: HORAA, enseignement, HARA, être enceinte, ce qui rappellerait la forme arrondie de la montagne sur laquelle fut donnée la Torah. (HAR = montagne). La Torah relèverait d'un féminin lié à la maternité.<sup>1</sup>

Mais quid du côté de "l'ordre"? Dans son commentaire de la Genèse, Chouraqui met l'accent (p.49) sur le fait que ce n'est qu'après la création de la femme, 2,23, que le nom de l'homme proprement dit apparaît: Ish. "Si Adam est un glébeux, Hava est donneuse de vie." Dans ce sens, "donneuse de vie" n'est pas biologique, c'est "donneuse d'Autre", "donneuse de différence, d'écart, de jeu, d'énigme... D'inconscient? Ce qu'a à dire le féminin au-delà de la maternité, c'est une possibilité de voyage vers une terre étrangère. C'est cela que l'individu, et les sociétés, blottis dans leur "heim", devraient travailler à ne pas oublier.

### 3. CE "FEMININ" SI REDOUTABLE ?

Bruno Bettelheim vient nous en dire un mot dans "Les Blessures Symboliques" lorsqu'il nous ramène à l'énigme des rituels concernant la sexuation: différenciation des sexes, envies réciproques à l'égard de l'Autre-sexe, agressivité envers la Mère Mythique:

"Nous étudierons, entre autres, l'attachement du petit enfant, garçon ou fille, à sa mère, l'ambivalence du mâle et ses sentiments positifs envers les figures féminines ainsi que l'ambivalence des garçons et des filles - provenant des

<sup>1</sup> Cette idée de montagne liée à l'enseignement et à la loi, à l'ordre du monde, évoque le pied blessé d'Oïdipous. Pied et montagne sont le même mot en grec. La découverte de ce qui manque au savoir, pour Oedipe, cet oeil crevé peut faire écho au bris des tables de la Loi: il faut bien que quelque chose se casse du fantasme pour que l'ordre du Réel puisse faire irruption.

fixations pré-génitales - dans l'acceptation des rôles sexuels adultes qui leur sont imposés."

Même s'il semble dénigrer l'interprétation freudienne de la circoncision

(castration "effectivement pratiquée sur l'adolescent par un père cruel et jaloux"), en réalité, il ne fait que "réouvrir le débat", car aucune lecture de ces rituels n'est à ce jour définitive. L'intérêt de ce que présente Bettelheim, c'est la réinterrogation de cette inquiétude face au matriciel qu'il a pu trouver dans de nombreux comportements primitifs, en même temps qu'il les observait chez des pré-adolescents schizophrènes de son Institut de Chicago.

C'est ainsi qu'il croit pouvoir interpréter la circoncision (ou la subincision) non comme une destruction mais comme un désir en direction de la grossesse et de la naissance, l'apparition mystérieuse de la menstruation, de la grossesse et de l'accouchement étant les premières causes d'initiations, alors que les garçons ne voyaient rien apparaître de tels sur leurs corps.

Bettelheim cite Neumann, pour dire que "l'enceinte initiale sacrée des temps primitifs était probablement celle où les femmes accouchaient... etc."

Chapitre II, dans "Réouverture du débat", Bettelheim raconte que des comportements de pré-adolescents lui rappellent des rites primitifs, comme si "les projets et les actes de ces pré-adolescents étant autant d'efforts spontanés pour maîtriser certaines angoisses provoquées par les remous de la puberté."

"A diverses reprises, les garçons nous confièrent l'envie qu'ils portaient aux filles qui, elles du moins, *savaient*, avec leur première menstruation, qu'elles avaient grandi sexuellement. Les garçons, ils le sentaient bien, ne pourraient jamais acquérir pareille certitude. Par contre des filles peuvent éprouver de la révolte à l'idée de saigner, et pas les garçons."

Il vit des adolescents schizophrènes mélanger le sang des garçons provenant d'une entaille, à du sang des règles.

Bettelheim s'intéresse donc à une interprétation, fournie par un patient (de Mr Nunberg, qui avait beaucoup écrit sur la circoncision), qui ne considérait nullement sa circoncision comme une castration infligée par le père, mais en relation avec la mère, ou avec les femmes. Il faisait de nombreux rêves où les femmes le châtraient. Et Bettelheim de constater à l'Institut que ce sont les filles qui organisent les rituels, et "c'est la crainte que les garçons avaient de leur mère toute-puissantes (non de leurs pères) qui parut

importante dans leur acceptation des propositions des filles. Si une castration symbolique devait être organisée, elle le serait par les femmes."

Bettelheim croit observer que chacun des deux sexes envie le sexe de l'autre, ou bien a envie de posséder les deux sexes. Ce désir de l'adolescent d'éviter ce qui lui est demandé dans la culture monothéiste, c'est-à-dire de choisir l'un des sexes en renonçant à l'autre (castration symbolique), Bettelheim peut le retrouver dans des rituels de nombreux peuples sans écriture qui semblent représenter une gratification du double désir: par la subincision pratiquée par les hommes sur le pénis, celui-ci acquiert une ressemblance avec la vulve, dans le transvestisme des fêtes etc. Zilboorg parle de "l'envie que porte à la femme, qui est psychogénétiquement plus ancienne et, pour cette raison, plus fondamentale, que l'envie du pénis..."

Le clonage, qui a l'air si révolutionnaire, viendrait réaliser le plus ancien rêve de l'humanité: l'Androgynat comme double désir, comme fécondité sans partage. Le rite basique, c'est la fertilité.

#### 4. AMANDA GUIDUCCI: AUTO-ANALYSE DE LA FEMINITE

Des hommes ont permis aux femmes de s'écouter elles-mêmes, entre autres Sade - d'une manière paradoxale - et Rimbaud, et Jacques Hassoun, et nous venons de le voir, Peter Handke, et l'on sait que c'est Sartre qui a dit à Beauvoir: "Parlez de vous en tant que femme, c'est cela qui sera intéressant..."

Voici maintenant Amanda Guiducci, qui, dans "La pomme et le serpent, Auto-analyse de la féminité", a ausculté en elle le féminin, la femme, la mère, l'écrivain. Attendant son premier enfant, elle interroge à la fois son enfance et l'enfance de l'humanité. C'était en 1974, un livre à ne pas oublier, LIVRE EXEMPLAIRE OU UNE FEMME DEROULE DANS SA CHAIR LE PYPYRUS DEJA ECRIT DU DISCOURS PREEXISTANT DE LA FECONDITE, POUR TENTER DE - DU DESIR DE L'AUTRE - DEDUIRE SON PROPRE DESIR.

Si l'être humain, "dans le ventre de sa mère est un livre plié", c'est bien ce-livre-là, unique, d'une histoire unique, qui va devoir se déplier, et non rester lettre morte. Ce n'est donc pas au discours pré-existant, social, sur l'amour, à venir recouvrir, telle une chape, le désir à naître.

*L'Histoire rend compte de la non-existence de la femme*, écrit Guiducci. Et aussi qu'on l'a enfermée dans les "gynécées, les harems, les couvents et les maisons closes, ou encore dans les maisons, tout simplement. Prostituée, ange ou mère, la femme n'a pas de corps à elle."

*Petite fille d'une famille bourgeoise, italienne et catholique de l'entre-deux-guerres, où les hommes sont des rois, elle revit sa jeunesse castrée et ses efforts pour se libérer. Dans ce récit elle intercale les tabous qui justifient la dévalorisation historique de la femme, et propose une autre définition du rôle féminin (et du rôle masculin): son droit à la différence, d'abord dans son corps et dans ses rapports avec les autres.*

Première scène: cabinets de la maison familiale terrifiante et grise où elle est "pliée sur son corps coupable", acte solitaire, vice, tare, qu'il faut effacer. Dans sa chambre en désordre gît sa poupée, massacrée. L'inaugural des "cabinets" pour annoncer le premier sang. "J'étais mortellement blessée. Mais par qui? Et pourquoi? Elles me disent que je devrais être heureuse, mais moi je les regarde avec de la haine, car elles avaient les clés du monde à leurs ceintures, et ce n'est que maintenant qu'elles les font tinter à mon oreille. Je sens confusément qu'il est désormais trop tard. La peur est difficile à effacer. L'horreur est difficile à effacer. Leurs mots viennent toujours trop tard, leurs mots d'adultes réticents."

-Est-ce que les hommes perdent aussi du sang?

Mère et grand-mère éclatent de rire. Sentiment d'injustice, mais la puberté "brisa le monde en deux, l'une mâle et l'autre femelle". "Destinée à la moitié féminine du monde, je sentais, dans le mystère irrésolu de la vie, que pour moi les choses tournaient du mauvais côté." Les gens se souhaitaient la bonne année en disant: "Beaucoup de bonheur et des garçons"

On lui apprend les choses tabou, eau froide, bains de soleil, etc. sinon le sang se trouble, se retire. "J'appris à vivre comme une petite lépreuse le temps correspondant aux tabous... c'étaient des jours d'infirmité sacrée, de craintes occultes, de jours secrètement et absolument féminins."

Derrière le tabou, Amanda sait qu'il y a "terreur et inconscient" et non simples causes originaires hygiénistes. Terreur inconsciente, dit-

elle. Et elle recherche des textes anthropologiques concernant les menstruations. Pour l'Europe, dans l'écrit le plus ancien, Pline: "A la suite de contacts avec une femme dans cet état, le moût aigrit, les graines deviennent stériles, les arbres dépérissent, les arbres fruitiers se dessèchent et leurs fruits tombent simplement si elle s'assied dessous. Un de ses regards suffit à faire mourir immédiatement un essaim d'abeilles tandis que le bronze et le fer rouillent tout aussi rapidement..." etc.

Évidemment le sang entre dans la composition de recettes magiques, exorcismes ou incantations pour se faire aimer des femmes. Au XVI<sup>e</sup> s le sang menstruel est assimilé à de l'excrément. Abandonnant l'Europe, Amanda trouve chez Frazer les exclusions et autres tortures infligées aux filles en attente de "maturité". Nouvelle-Irlande: cinq années de réclusion dans cages sur pilotis et sans lumière. L'homme n'a le droit de porter les yeux sur elles, elles n'ont pas le droit de toucher le sol. Alfred Métraux rencontre souvent un mythe du déluge en liaison avec les menstruations. Épisode de cette femme, en terre d'Arnheim, qui, ayant ses règles doit rester enfermée, la tête couverte d'un morceau de tissu. Elle transgresse et sort boire, alors une pluie diluvienne va jusqu'à enfoncer le village dans la terre.

"C'est la raison du tabou de l'eau. Le respecter signifie pour les hommes jouir de l'avantage d'être délivrés du cycle menstruel. Autrefois ils perdaient du sang chaque mois, et ne pouvaient pas ces jours-là aller pêcher. Les femmes, qui, de ce fait, souffraient périodiquement de la disette, dirent aux hommes: "Il vaut mieux que ce soit nous qui perdions notre sang, parce que vous devez aller pêcher pour nous. Dès lors ce furent les femmes qui perdirent leur sang tous les mois."

"Ce mythe n'explique-t-il pas l'extraordinaire angoisse masculine vis-à-vis de l'altérité féminine?" demande Guiducci.

Elle écrit encore: "Et nous, qui sommes habituées à appeler les menstruations en italien, sinon vraiment "les fleurs", le "marquis", le divin marquis! C'est un euphémisme élégant, en gants blancs, du plus pur style XVIII<sup>e</sup> siècle. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, siècle des Lumières, a connu de belles envolées répressives. D'un côté Sade, pérorant: "Vous, jeunes filles, qui avez supporté trop longtemps les liens absurdes et dangereux d'une vertu grotesque et d'une religion répu-

gnante, détruisez, piétinez de toutes vos forces toutes les normes ridicules que vos parents pauvres d'esprit vous ont imprimées dans la tête"... De l'autre, "chez des pédagogues acharnés à inventer l'innocence enfantine et à mettre les enfants sous verre ( ce qui fut véritablement nouveau à l'époque, car les enfants étaient alors prélevés à la pelle dans les orphelinats, comme l'agneau pascal, pour remplir les filatures) se déclencha l'obsession de la pureté, l'angoisse du "péché contre la chasteté", la terreur des démanagements de la puberté et de la contagion de la corruption. On commença à isoler filles et garçons et on sépara les sexes etc.

Suivent les "accouchements divins masculins": Athéna surgie de la tête de Zeus, Aphrodite du phallus d'Uranus tranché et jeté à la mer, tandis que d'autres créatures naissent de la cuisse ou du genou d'un dieu mâle.

" D'un point de vue psychanalytique, écrit Guiducci qui n'est pas psychanalyste mais journaliste et essayiste, ces faits témoignent évidemment de l'envie qu'a l'homme du pouvoir maternel féminin. D'un point de vue historique, ils sous-entendent par contre un renversement de culture, qui, - à une époque traumatisante et insaisissable de l'Histoire - dut secouer l'Orient antique: le passage de cultures matriarcales et inspirées de la religion de la Mère à des cultures patriarcales gouvernées par des dieux et des ancêtres masculins. Au cours de ce bouleversement de structures et de valeurs, la grande image utérine de la Mère (à laquelle se rattachaient les animaux sacrés de la préhistoire dont le serpent, les arbres des premières cultures néolithiques: la plante de l'Immortalité, l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal) se brisa en morceaux. Un dernier éclat, inversé dans sa signification, rattacha le mal à la femme dans la nouvelle mosaïque masculine. Lambeaux du monde précédent (Déesse-Mère, Arbre, Serpent) furent insérés, mutilés par la censure, dans un contexte nouveau: sur Eve ou sur Pandore retomba la pire des lumières."

Ex, dans la Cabale de Prague: "Le Seigneur forma Lilith, la première femme, comme il avait formé Adam, mais à la différence de boue pure, il se servit de saleté et d'excrément. Dans cette création excrémentielle de Lilith, Eva Figès voit dans la tradition de pensée hébraïque une dissociation de l'image féminine: Eve ou la maternité, Lilith ou la sexualité incontrôlée. "

Anorexie de la jeune Amanda pour échapper à la mainmise du père commandeur soutenu par une mère benî oui oui. "Mourir pour les punir."

"Mais, des profondeurs ignorées du corps, la sexualité, avec la force terrible d'une tige, sensations organiques. " Qu'arrive-t-il, se demande la fillette. Et autour d'elle, des visages impénétrables qui répondent: *rien*.

Dans les nuits imaginatives d'un acte sexuel énigmatique, régulièrement elle se scelle avec un bouchon de liège. Et, "malgré les tabous linguistiques, c'est le langage qui favorise mes premiers jeux sexuels."

Amanda chante et rechante:

Voyez un peu le contraste, la magnifique illusion

Le tonneau est si grand, le robinet si petit.

"Je chantais et rechantais cette comptine, je me rends compte aujourd'hui que c'était une vengeance sexuelle - contre mon frère. Car on m'avait appris que son pénis s'appelait robinet.

Au sein du livre écrira quelques pages de bêtises sur la psychanalyse. Comment lui en vouloir si "l'Église catholique - nous sommes en 1974 - multiplie ses conseillers et ses consultations, prenant à la psychanalyse ce qui lui sert pour encourager le culte marial: "lait mystique qui jaillit, bébé mystique qu'on allaite, devoir mystique de la mère mystique dans cette société en crise, mais illuminée par le Mamelon".

Enceinte, elle se voit entrer dans la "léthargie de tanière": je n'étais plus moi, mais une grosse souche de vie végétative. Alors elle pense aux arrière-grand-mères, et à leurs vingt marmots, parfois."

La joie d'accueillir son enfant dans l'énigme du cercle de l'accouchement, s'inscrira, comme les autres grandes questions de sa vie, mort, amour, Autre, dans un Livre. Manière de tisser ensemble sensible et intelligible. Manière de pouvoir dire enfin cette "femme" qui ne "disait rien."

## 5. COMMENTAIRE A LA "QUATRIEME PORTE"

### DU FILM "EN ATTENDANT GODE" <sup>1</sup> PROJETÉ A L'AEFL LE 22 MAI 1999

<sup>1</sup> Ce film est l'oeuvre collective du Cartel réunissant Daniel CASSINI, Georges SAMMUT, Christine DURANTEA, France DELVILLE.

**"Lekh lekha": "Va vers toi-même"  
comme possibilité d'élaboration d'une  
nouvelle place de l'autre**

De "La voie Royale" au "Cantique des Cantiques", passage de la chose à l'objet.

1 - Objet comme chose:

Parler de ce qui Manque étant impossible, le pervers polymorphe non contredit/jamais limité, poursuit cet Impossible par le bord du faux-semblant, de la chose, de l'objet pur. Découpe purement visuelle, où rien n'est retranché.

Dans un passage de la Voie Royale, André Malraux décrit cet étrange objet non perdu, obscène dans son trop-plein de présence, pure image pourtant, car l'autre en est absent. Cet autre qui ne peut surgir que dans l'espace laissé libre par un renoncement à la Jouissance.

Le héros interroge un homme d'expérience tapi dans la pénombre, "forme aussi indistincte que les feux de la côte somalie perdus dans l'intensité du clair de lune où miroitent les salines", qui lui répond sur la difficulté de l'amour:

- Les hommes jeunes comprennent mal... comment dites-vous?... l'érotisme. Jusqu'à la quarantaine, on se trompe, on ne sait pas se délivrer de l'amour: un homme qui pense, non à une femme comme au complément d'un sexe, mais au sexe comme au complément d'une femme, est mûr pour l'amour: tant pis pour lui. Mais il y a pis: l'époque où la hantise du sexe, la hantise de l'adolescence, revient plus forte. Nourrie de toutes sortes de souvenirs... Ils se transforment, les souvenirs.... L'imagination, quelle chose extraordinaire! En soi-même, étrangère à soi-même... L'imagination... Elle compense toujours...

Sadique, se demandait maintenant Claude? ... Il y a quelque chose, mais ce n'est pas le sadisme...

Le mot sadisme, resté dans l'esprit de Claude, y appela un souvenir.

" Un jour on me mène, à Paris, dans un petit bordel minable. Au salon, il y avait une seule femme, attachée sur un chevalet par des cordes, un peu Grand-Guignol, les jupes relevées, de dos. Autour, six ou sept types: petits bourgeois à cravates toutes faites et vestons d'alpaga (c'était en été), les yeux hors de la tête, les joues cramoisies, s'efforçant de faire croire qu'ils voulaient s'amuser... ils s'approchaient de la femme, l'un après l'autre, la fessaient - une seule

claque chacun - payaient et s'en allaient, ou montaient au premier étage.

- C'était tout?

- Tout. Et très peu montaient: presque tous partaient. Les rêves de ces bonhommes qui repartaient en remettant leur canotier, en tirant le revers de leur veston... (..) L'essentiel est de *ne pas connaître* la partenaire. Qu'elle soit l'autre sexe.

- Qu'elle ne soit pas un Être qui possède une vie particulière?

- Dans le masochisme plus encore. Ils ne se battent jamais que contre eux-mêmes. A l'imagination on annexe ce que l'on peut, et non ce que l'on veut. Les plus stupides des prostituées savent combien l'homme qui les tourmente, ou qu'elles tourmentent, est loin d'elles: savez-vous comment elles appellent les irréguliers? Des cérébraux... (..) Et elles ont raison. Il n'y a qu'une seule "perversion sexuelle", comme disent les imbéciles: c'est le développement à l'imagination, l'inaptitude à l'assouvissement. Là-bas, à Bangkok, j'ai connu un homme qui se faisait attacher, nu, par une femme, dans une chambre obscure, pendant une heure.

- Eh bien?

- C'est tout; c'était suffisant. Celui-là était un "pervers" parfaitement pur...

2 - Savoir que cela ne peut s'écrire.

Lacan relève dans le Banquet de Platon le genre "neutre/pluriel" de "l'objet": "ta paidika" signifie à la fois "qui concerne l'enfance" et "qui concerne l'amour".

Pour parler de ce qui manque, une grammaire défectueuse: celle du Cantiques du Cantiques. Grammaire capable de ménager l'absence trouant la représentation de l'amant, de l'aimée. Trou central, retrait. Dialogues autour d'un Puits, dirait Jabès.

Lekh lekha, va vers toi-même, est au centre d'une grammaire, qui n'écrit qu'au futur: "*Il me baisera des baisers de sa bouche*".

A l'inverse des liens réels du pervers (liens concrets: chaînes, cordes), le futur du discours délie les corps, ne laissant liée que la promesse, la Terre Promise. L'histoire peut demeurer intacte, marche, course, à chaque inspir-expir... "*La voix de mon amant, le voici, il vient! Il bondit sur les monts, il saute sur les collines... Il répond, mon amant, et me dit: lève-toi vers toi-même, ma compagne, ma belle, et va vers toi-même!*"

" *Sur ma couche, dans les nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon être, je l'ai cherché mais je ne l'ai pas trouvé. Je me lèverai donc, je tour-*

*nerai dans la ville... Moi dormant, mon coeur veille. Une voix, mon amant tape: Ouvre-moi, ma soeur, ma compagne... Je me lève moi-même pour ouvrir à mon amant, mais mon amant s'était esquivé, il était passé... J'ai crié vers lui mais il ne m'a pas répondu, ils m'ont trouvée, les gardes qui tournent dans la ville, ils m'ont frappée, ils m'ont blessée... "*

*"J'ouvre moi-même à mon amant, mais mon amant s'était esquivé, il était passé... jette une incertitude sur l'adéquation exprimée ici: "Mon amant qui lance sa main par le trou, mes doigts de myrrhe ruisselante sur les paumes du loquet, j'ouvre moi-même à mon amant."*

Incertitude jetée sur "Moi-même" , sur l'identification, sur l'adéquation de la clé et du loquet, c'est ce que vient dire Lacan avec:

"Ce qui manque à l'un n'est pas de ce qu'il y a, caché dans l'autre..." (Séminaire sur le Transfert, P. 63)

Une grammaire dysfonctionnante ici pour dire le hiatus des temps logiques: futur, présent, plus-que parfait ne s'accordent pas... *Mon être s'extasiait à sa parole, je l'ai cherché mais je ne l'ai pas trouvé...*

*Lekh lekha, va vers toi-même, dit-il.*

*Fuis, mon amant, ressemble pour toi à la gazelle... dit-elle.*

Et aussi: *"Fais-moi voir TA vue".*

"VA VERS TOI-MEME", "RESSEMBLE POUR TOI" EST L'ENVERS ABSOLU DE: "QUELLE NE SOIT PAS UN ÊTRE QUI POSSEDE UNE VIE PARTICULIERE..."

L'envers de la psychanalyse se tient là aussi, dans un changement de direction de la machine.

Au-delà d'une indication de la grammaire qui est le masculin/féminin:

- "l'amant" c'est l'intelligible, celui qui sait qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire

- "l'aimée", c'est le sensible, celle qui courra toujours, toujours, "la" dupe, qui choisit de ne pas errer...

L'amant et l'aimée, en chacun de nous...